## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Coloured covers /
Couverture de couleur
Covers damaged /
Couverture endommagéeCovers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
Cover title missing /
Le titre de couverture manque
Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
Only edition available /
Seule édition disponible
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-étre uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués cidessous.
$\square$ Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées


Showthrough / Transparence
Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Includes some text in French.
Continuous pagination.

# MONTREAL MEDICAL GAZETTE, 

BEING A

# MONTHLY JOURNAL OF MEDICINE, 

AND
THE COLLATERAL SCIENCES.


Vox. I. MONTREAL, NOVEMBER 1, $1844 . \quad$ Nọ. 8.

## CYNANCHE PAROTIDEA.

TO THE EDITORS OF TIIE MONTREAT MEDICAL GAZETTE.
This epidemic, manifestly contagious, has hitherto, I believe, engaged but very partially the attention of medical writers; being, in general, left to terminate its own course, without the assistance or employment of remedial means, and thereby, as in similar morbid invasions of the system, trusting too much upon those laws of organism, ${ }^{*}$ for correcting and restoring deviation from natural actions to their normal condition. This epidemic, however, having in this section, and at this season, proved much more serious, and much more dangerous, than at any other period of its prevalence, I have been induced, from the great number of cases which have fallen under my own immediate auspices, to note down a few observations.

The disease made its appearance in the commencement of June last, and has only disappeared within a few days. The primary symptoms were as usually described: pyrexia, soon followed with a considerable tumor of the external fauces and neck, but generally

[^0]on both sides; in some cases deglutition became much disturbed, and the fever ran to such height, and was attended with such cerebral disturbances, as to have proved exceedingly alarming, and which, I am persuaded, would, if not timely repressed, by active dephlogistic means, have produced fatal terminations.

In other cases, a sudden secession of the swellings in the neck and fauces has been followed by a considerable disturbance of the whole system; and I would, therefore, urgently recommend the avoidance of such repellent applications, so often and so thoughtlessly employed in similar affections.

What, however, is the most remarkable feature in certain cases of cynanche parotidæa, is the tumor of the testicles in males, and breasts in females, which sometimes sucreed the subsidence of the primary affection. In sereral of the former, not only has the body of the testicles been found eniarged, and cxtremely painful to the touch, but, also, the spermatic cord and vas deferens-the lower portion of the epididymis remained hard for five and even six days; in the absence of the cynanche parotidrea, I should have pronounced this peculiar metastasis "hernia humoralis," bearing as nearly as possible all its characteristic symptoms.

In the latter (the females), the breasts were also greatly tumefied. I particularly noticed it in one of my female servants, aged 15, and where the intensity of pain proved so great as to confine her to bed for nearly eight days.

In these secondary affections, the patients received the greated relief from a common liniment, composed of about 2 drachms of camphor to an ounce of olive oil, adding about 4 or 5 ounces of pure ammonia water.

The fever will, in the milder cases, be efficiently resisted by administering (proportionably to age) small quantities of tart. antimoir and water.

A. Von Iffland, M.D.

Yamaska, (near Sorel,) September 18, 1844.

## essai sur lexistence physique de Lhomme.

## Messieure.

Si hous scrutons les débris des siècles, nous verrons que nou: sommes d'anciennes dates ainsi que tout ce qui nous environne. Ex crémens de tout ce qui nous a precede, nous tomberons un jour pour
surgir encore, des siècles s'écouleront sans jamais rien anéantir pas même un seul de nos cheveux.

Soit que nous montions ou que nous descendions dans l'echelle des générations, nous sommes obligés d'avouer que rien dans le domaine de la nature n'est anéanti, que ce qu'elle perd dans un corps, elle le trouve dans un autre, n'existant pas à la vérité de la même manière, puisque ruiné des principes vitaux nécessaires à son mode d'existence, ou plutôt inapte à les recevoir, il est soumis à l'action élaboratrice de la nature pour devenir apte au maintien de son cconomic: de cette action résultent l'existence des êtres physiques, leurs différens modes et leurs modifications. Le développement de ces propositions fera le sujet de ma thèse.

Aprèséles phénomènes qui se passent tous les jours sous nos yeux, pourrions-nous croire que ceux qui nous ont précédé aient ravi à la nature les principes matériels qu'elle leur avait prétés pour en faire des acteurs d'un moment sur le thêâtre de la vie humaine; non, ils n'ont rien emporté d'elle, tous leurs prédécesseurs ne furent pas plus heureux, et ne nous flattons pas de plus de succès ; s'il en était ainsi, qui réparerait les dépenses que fait la nature pour le soutien de millions d'êtres qui se nourrissent à son scin? Toujours prodigue elle serait bientôt vide comme le néant.

Si on interroge ce qui nous environne, on verra que les générations ne sont que des débris des genérations précédentes et ont vécu comme nous de tout ce qui les a précédé. Flles n'étaient qu'unc combinaison de particules élaborees des êtres n'importe de qu'elle espèce, d'une génération antérieure. 'Tour à tour elles se sont montrées sous divers modes d'existence. Hommes, ils sont devenus pourriture, de cette décomposition sont résultées d'autres substances; les substances ambiantes y ont puisé la vie et l'accroissement et même la nature déployant saus cesse ses immenses richesses en a formée d'autres animaux soit par une génération simultanée comme celle qui se fait par conception, ou spontanée comıne celles de ces animaux résultant de l'action immédiate de principes vivifiant sur la matière. Il en est ainsi de toutes les substances, en se décomposan': "lles forment dans la nature un fond commun, où chaque être puisera les principes nécessaires à son mode d'existence ; d'où l'on peut inférer que l'homme, comme être physique existe de tout ce qui a existé et de tout ce qui existe.
"En qualité d'êtres physiques, dit Mr. l'Abbé de La Mennais, • les " substanees brutes et organiques, l'air, la lumière, l'eau, les plantes, " nous sont immediatement nécessaires pour nous conserver; nous " vivons dans une dépendance absolue de tout ce qui nous environne,

[^1]" et pour nous assurer un seul moment d'existence, des millions de " rapports, dont la chaine s'etend du grain de sable imperceptible, jus" qu’au soleil le plus éloigné de notre systême, doivent se tenir invari" ables." Il y a entre les êtres physiques une dépendance absolue et réciproque sans préjudice ni pour les uns ni pour les autres, et même c'est en vertu de cette dépendance qu'ils existent.

Saus cesse décomposé et absorbé par les substances ambiantes, le corps de l'homme périrait bientôt, si ces mêmes substances ambiantes ne subissaient pas un changement analogue pour donner au corps en échange de ce qu'elles reçoivent, des principes propres à réparer les pertes qu'il fait et à entretenir la vie en bien. C'est ainsi que les alimens que nous prenons quı ne sont cux-mêmes que le résultat d'une transformation et d'une combinaison des dépouilles des êtres physiques, se transforment en partie de nous-mêmes, pour bientôt se transformer en d'autres substances et ainsi de suite : de sorte que tous les êtres physiques se maintiennent par cette transformation continuelle nécessitee par la dépendance absolue et réciproque des uns des autres.

Ces êtres conserveront leur mode dexistence avec des modifications particulières, suivant le dégré d'harmonic qu'il y aura entre les substances ambiantes et cct être, ou en d'autres termes, entre la substance active et la substance passive considéré l'une par rapport à l'autre. Ils changeront de mode d'existence, quand il ne pourra plus exister de rapports vitaux entre la substance passive et la substance active: c'est-à-dire quand la substance recevante serait inapte à recevoir la vie des substances procurantes, ou que les substances procurantes manqueraient des principes de bien nécessaires à la substance ambiante.

C'est ici le lieu de dire ce que nous entendons par principes vitaux : qu'on nous permette de hasarder notre opinion. Les principes de la nature et les différentes combinaisons de ces principes ont des propriétés différentes et agissent différemment à l'egard de chaque classe d'êtres physiques et même à l'égard de chaque être en particulier. Ces différentes propriétés dépendent non seulement de la substance active mais encore de l'organisation de la substance passive. Ainsi une classe d'être puisera dans les substances ambiantes des principes ou des particules de substances qui, considérées par rapport à cette classe d'être, seront appellés vitaux et morbifiques par rapport à une autre. De là suit que les principes vitaux seront ces particules ou ces émanations de la matière propres à entretenir ou à rendre parfaite une organisation considérée par rapport à sa distinction. Ce principe est évidemment matériel, mais ce n'est pas un principe particulier comme on a voulu se le persuader jusqu'à présent, mais bien tous les principes de la nature, moyemnant certaines proportion; et combinaisons nécessaires aux substances actives et aux substances passives.

Concluons donc: Dieu anime l'univers, et comme êtres physiques c'est l'univers qui nous anime; de son action sur notre systême résultera notre existence physique avec toutes ses modifications. La madifestation comme le développement des facultés de notre âme sera toujours en raison du développement et de la perfection qu'aura acquis notre organisation, comme j'aurai occasion de le démontrer plus tard. Du moment que nos organes ont pu être pénétrés par la réflection de cette émanation divine, elle y a placé son trône et de ce moment l'homme jouit de l'existence méta-physique. Mais l'harmonie nécessaire pour notre mode d'existence physique est-elle détruite, il ne peut plus y avoir de relation entre l'âme et le corps, puisque les principes morbifiques ont prévalue et nécessité une certaine désorganisation. Alors l'âme se trouve comme une reine qui n'aurait pour sujets que des Automates: elle abandonne son trône.

Le corps de l'homme entièrement sous l'empire des principes morbifiiques, doit subir un nouveau mode d'existence: Alors les substauces ambiantes continuent d'agir sur cette masse organique, la décomposent, l'élaborent, se l'assimulent, et ainsi la nature répare les pertes qu'elle a faite et peut continuer sa vivification.

Js. M. Tiryfault.

St. Athanase, 15 Octobre, 1844.

## to the editors of the montreal medical gazette.

Gentlemen,-I had at first intended to have answered all Dr. Holmes' remarks seriatim, but on reflection I found that so doing would occupy too large a space in your journal, and that with little advantage to the profession: for to combat unfounded assertions, false premises, and consequently illegitimate deductions, would neither edify nor instruct-not even the merest tyro in physic; I shall, therefore, be as brief as possible, contenting myself by only rebutting the strongest of Dr. H.'s positions. The whole'ponderous production bears a strong resemblance to an eastern pagoda, whose grotesque proportions and meretricious ornaments are of a nature to excite admiration in the uninitiated; while its whole structure causes pain to thinking men, that so much labour and expence should have been wasted on a subject so devoid of intrinsic value and calculated to lead only to error.

It is very unfortunate that a Professor of Medicine should evince so determined a disposition to distort facts and to strive to render the worse the better cause : should the Doctor manifest a similar anxicty on all occasions when his feelings are engaged, and those feelings to be often excited, I would most sincerely pity the pupil, who imbibes medical lore and logic at the Doctor's school. But be this as it may, I
shall at once enter upon the consideration of the Doctor's most labored production.

He denies that peritonitis existed in Champeau's case. Now I am quite ready to allow any unprejudiced practitioner to judge whether that were not as well marked a case of that dreadful disease as it is possible to witness: yea, cren the Doctor's "face gripee," was there-or perhaps the "facies IIippocratica" would suit him better: the peculiar expression of countenance characteristic of peritonitis was present. It is true I did not give the Doctor a minute special detail of all the symptoms, for I thought it was quite sufficient to state even briefly what the disease was-never suspecting that Dr. II. would doubt the assertion of any practitioner, especially one his senior both in practice and in years.

Dr. II. denies the existence of inflammation, because he did not see its results or secondary products; he, notwithstanding, admits the existence of redness and congested vessels, and, strange to say, admits that these are the characteristics of inflammation. He says that the man labored under " long continued and severe pain." Whence came his pain, if not from inflammation? He says that effusion is found in cases that terminated within the period that Champenu's did; but I assert that after the second day-(that is forty eight hours, -Champeau had no " severe pain:" that collapse then set in, accompanied by a coustaut and drenching cold perspiration, which continued till his death. The inflammation had been arrested at least by the depletion-the subsequent sweating operated as a revulsive, and by absorption must have assisted in removing any effusion, had any existed.

The Doctor is a book-worm, 1 believe, and as such has perhaps read, that copious perspiration was had recourse to, for the cure of dropsy. 'The Caliph Varivillen is said to have been cured by exciting copious diaphoresis. Duhamel also relates cases of dropsy, cured by the same manner: the Indians of this day sweat their dropsical patients: this practice is not uncommon in Canada; I knew a dropsical man who crept into his own oven, after having removed a batch of bread; this he did for the purpose of curing his dropsy-but being forgotten he was literally baked to death. There is a quack in this city who prescribes sweating to all his patients:-perhaps the Doctor recollects the case mentioned in the Transactions of the Royal Academy of Sciences for 1703!! of a man affected with dropsy, to whom his wife administered a large dose of opium, to rid him of his disease, and herself of a sick husband; but lo! a protuse sweat was the result; the dropsy vanished, but the spouse remained.

In my testimony, as published in the Mincree, (the only correct
rersion of $i t$, ) I stated that Champeau died from the supervention of gangrene : and I would ask any candid man, if the constitutional symptoms of the last thirty-six hours were not those of gangrene: Should any one have been led into error by Dr. H.'s iguis fatuus like prudence, I would beg of him to read over a second time, with attention, my statement of the case; the Doctor's memory is as treacherous as his vision isimperfect, if he assert that I stated to him that C. had sat in an arm chair during his illness. Idid tell him distinetly that C . had passed the night after the injury in an arm chair, but that I found him in bed at my first visit, which he never left till carried to the grave.
Dr. H. asserts that there was a bruise of four inches-well measured no doubt-but that had C. lired there would hare been considerable sloughing. Let me ask the doctor what constitutes a slough, and if it be not sphacelus or gangrene? He also says that the lumbar region had been immersed in poultices, as though these had been constantly applied; but the moment collapse set in the poultices were replaced by cotton wool; moreover the said popltices had been principally applied to the abdomen; where there was neither bruise nor mortification. He denies that the lumbar region was gangrened; does he really forget that there was vesication there, that there was a constant oozing of bloody scrum and bubbles of air from the lateral wound? Does he forget that the cuvicle peeled off when touched, and only at that particular spot, exhibiting the whole lumbar surface of a dark chocolate colour? and on cutting into the part, that it was found decomposed and infiltrated? Does he forget that he attributed these appearances to "gravitation"" and has it escaped his recollection, so tenacious in other matters, that I laid the opposite side open, and that all was normal there, no blood, no iniltration, no peeling off of the cuticle, and consequently no gravitation. Can Dr. H. have forgotten that I colled his attention in an especial mamer to this fact? The quantity of bloody fluid issuing from this part was so great that the cloths phaced under it to absorb the matter were frequently removed to prevent its staining the floor.
Dr. I. states that the appearance of the peritoneum, where the point of the bayonct rested, was due to the colour of the parts shining through this membrane, and not to the state of the membrane itealf. Now the ductor did not dissect of this part of the membrane, and evidently did not desire to give it a thorougle examination. How then can he be so positive that the peritoncum was really not affected, and that it was "so diaphanons." It is indeed painful for me to be compelled to refute so many incorrect assertions. He admits, however, that the stomach mas inflamed; but mark that this had nothing to do
with the other diseased action of the abdominal riscera; not at all; it was all oecasioned by intemperance, to which the patient was never addicted! The Doctor had "the curiosity" to peep there, and found a mare's nest in reality; there was all the mischief; and death resulted from the joint influcuce of depletion and "the deprivation of stimulants to which he had been accustomed." I cannot better refute this unjust postulate of the Professor than by referring him to the certificates furnished to the Pilot by several respectable persons intimately acquainted with the unfortunate party.*

Were I disposed to sift the various quotations with which the doctor attempts to bolster up his untenable positions, I could easily turn the tables upon him; but I cannot help examining two of them: one, his quotation from Alison's Outlines, vol. 1, page 96. Now it so happens, that the inflammation in C.'s case was of so "short duration" as not to shew the usual consequences" from the rapid abatement of the dis. eased action," owing to the full depletion had recourse to the moment I was called in. But the doctor cannot leave any stone unturned to direct censure on me. For instance, he blames me for not paying suf. ficient attention to my patient, and not being "sufficiently prompt:" yet I expressly stated to the doctor that I made Chmopeau aware of the dangerous tendency of his wound, and that he was to apprize me at once if he felt pain, \&c. \&c. ; but the doctor's memory is far less acute than his "curiosity" to detect marks of C.'s having been a drunkard.

The Doctor is not more fortunate in lus allusion to his second quotation from John Funter, page 680. This was a gun-shot wound, which passed through the body, perforation bowels and other viscera: what similarity is there then between it and Champeau's case-especially as collapse appeared, and proceeded uninterruptedly from the moment of the infliction of the wound? In that all the tissues of the abdomen were penetrated-muscular, mucous, and sernus;-and there was:no xeaction in the circumstances requiring depleting measures; perbaps,

## CERTIPICATE.

*We the andersigned certify that we have known for very many years the late Julien Champeau, who died of wounds received from a soldier during the late election, in April last; we further certify that ne had frequent and daily converse with him, and that we have ever known him'as a man of such abstemious and sober habits that he drank not even beer, and that his conduct and mode of life have always betn marked for regularity and steadiness.

Pierre Gosselin,
Joseph Lépine,
Augustine Racine,
Hercule Ménard.

Vital Erouillet, Modeste Brouillet, Ionis Gaurreau.
too, the injury to the great solar ganglion originated and accelerated the catastrophe. The Doctor replies that the instance is cited as a proof of the speedy formation of adhesions. Very well, I rejoin; but his comparison is faulty, as I have above shown.
Dr. FI. prides himself much upon his perspicacity and acumen, which have led him to arrive at his conclusion on the cause of the collapsewhich, gentle reader, is nothing more nor less than this-" subsequent reflection and further information." When he penned this paragraph, the Doctor certainly had not in his mind's eye the following pertinent remarks of Dr. Johnson, relatively to the conduct that ought to be observed by a medical witness.
"Legal or Forensic Medicine, is altogether a science of facts: it "has nothing, and ought to have nothing, to do with opinions. In its "arplication to practical purposes, its true object must ever be, the " develonment of truth, and that alone."
"The more rigidly the medical wituess confines himself to facts, and "avoids the hazard of opinionating himself, and the indelicacy of med"dling with the opinions of others, the better."
"The difficulty is not, huw to state, but how to ascertain, the facts " of any given case; and, unless the witness be morally certain of the "truth of his fact-certain, beyond all possibility of doubt, that their "accuracy camot be impeached, he should hold his peace, and not bear " witness at all."

In conclusion, I repeat, that Champeau laboured under all the symptoms of Peritonitis,-that twenty-fuur hours after treatment commenced, all the acute symptums ceased; a iew hours subsequently, collapse ensued, attended with hiccup, romiting, and copious cold sweats, which only terminated with life, thirty-six hours after, the inflammation was arrested. If any of the secretory products had been present, they were remored, doubtless, during the state of collapse; and the profuse peropiration, aided, it is reasonable to suppose, by the revulsive operation of the extensive injury in the left lumbar region, from the wound in the centre of which a bloody fluid, accompanied with bubbles of air, flowed so copiously after death, as to necessitate a frequent reneral of cloths to absorb it. Now, though there was no effusion (by the presence of which alone Dr. H. can detect imflammation) apparent, the result of uncurbed inflammation, yet the dilated and injected state of all the vessels, even to the most minute, together with the -redness of the peritoncum, sufficiently indicated that inflammation had been there to a great extent.

That the collapse dil not ensue in consequence of the copious de- . pletion, is manifest, as the whole quantity of blood remored from thin
hale, plethoric man, was only 43 ounces at three bleedings, in the space of nineteen hours. It is true, I stated in Court that the two first bleedings were to the extent of about 24 ounces each, and the last 7 ounces; at the time I thought the plates were pints, but on measuring them a few days after, I found they ouly contained 12 vunces. I merely mention this by the way; for had not the symptoms abated, and syncope approached, I would hase doubled the quantity of blood. Dr. A. asks why were not leeches applied? I reply, for the very good reason that they were uncalled for; the disease yielded to the general treatment; hur could the collapes lave resulted from "the deprivation of accustomed stimulants," since Champeau was an eminently sober man, not even using beer.

What then caused the collapse? Verily it was the gangreacd state of the left lumbar region, and not Dr. H.'s four inches of bruised surface.

If we are to believe Dr. II., the pathugnomonic signs of disease, as received by the "best Pathologists of the age," are not to be our "polar stars." No, no; we are only certain of the nature of a complaint, when the "date of noek is out." Dissection alone reveals secrets,-the hidden mystries are then dereloped, and after death we know how we should have treated the case during life : : : The manner in which death took place, the length of time clapsed before the examination, the season of the ear, the treatment adupted, all go for nothing,-they had no influence in aliering appearances, and as a wise judge once condemned without proof a man because his appearance displeased him, so would Dr. II. decide.

> "Tis not encugh, taste, reading, learning join, In all you speah, let truth and candour shinc."

I can assure the Editors that I have written this hasty paper more in sorrow than ine anger ; nut to ubtain a miserable triumph over a Professional brother of respectable standing, but to set this interesting case in its true light ; fur in the language of the puet I exclaim :

> "Cursed be that rerse, howe'er so well it glow, Dlat tends to make a worthy man my foe."

In spite of myself, these remarks have by far cxceeded the limits I at first prescribed to them, for which $I$ ask your indulgence. I conceive that my firet position has neither been carried by the storm, nor invalidated in the least by the clouds of $\mathrm{D}_{\mathrm{r}}$. II.'s authorities, and rest, - therefore, its merits on my first communication.

I have the honour to be,

> Gentlemen,
> Your obedient servant,

TV. Nelson.

Montreal, October 29, 1844.

## Dr. SUTHERLAND'S INTRODUCTOITY LEC'TURE.

The duties which I have undertaken to fulfil in this Institution, are to treat of Chemistry and of Materia Medica. The former subject has for its object briefly the study of the changes of composition effected by the affinities.of the ultimate or coustituent parts of bodies: the latter applies to the hoowledge of laves substancics, drawn from the organic and inorganic kingdows, employed in the cure of diseases.
It is natural that each Lecturer should insist on the necessity there exists for the acquisition of the particular brauch, on which he may be employed. I therefore unhesitatingly recommend to you, as one of the first steps, to begin the study of these branches. I am borne out in this advice by incontrovertible authorities, and when I shall have stated the extensive, I might say universal, application of the lavs of Chemistry, I hase no doubt that you will fully recugnise the benefits to be derived by a knowledge of them.
There exists, I am aware, a strong distaste anong students generally, to the study of Chemistry, because they perceive not any present use in attempting to coumpreheud wen its most simple laws; and, above all, they see not that it conduces proportionably with its intricacy, to the thorough knowledge of a profession intended to be the means "whereby they are to live." No mistake, than this, can be more egregious-there is not, perbaps, not even excepting Anatumy a branch of the Diledical profession more requisite. Because its actions are not as easily scen as the origin of a muscle, orits combinations as perceptible as the uses of an organ-are we to forego the advantages uffered us by a science of so unlimited a rauge of influence?

The Iufuite creation is oue vast laboratory-from the mountain to the pebble-from man, "the head and front" of animated beings, to the lowest grade of animated natare-all are subservient to the laws, fixed and immutable, of Chemistry; these guided and regulated by the Universal Spirit, the allseeing Eye, the all-powerful Hand of the Creator, know no weariness, no cessation, no decay, but, co-existent with the Earth's first formation, aetive anc eterual, they guide the whirlwiud, they cheer by preserving health and strength, solace by alleviating or remoring disease. This is no "rhetorical artifice" or overdrawn picture. You have entered upon a high, almost a holy office, and the possession of all the means within your power should be deemed, not ouly indispensabic, but a suurce of immate happiness. You are not to be simply and passively good, but are to use all the.means at your command in imparting benefits to others, and when the will is equal to the power of rendering services, the hmman mind requires no other source of contentment. here on earth. "Non est vivere sed valerc vita." Our being is not one of mere selfish physical caistcnce, but one of Catholic usefulness to all God's creatures. lmbued with such a conception of your calling, you may with some degrec of accuracy foretel the result:-despondency, uncertainty, gloom, will disappear, and in their place, hope, confidence and the bright beans of science will prove a light to your steps and will give vigour to your energies. You will speedily perceive a change, mark with gladness advancement, and note joyfully the amendment as you progress; the harmony of creation now hidden from you will start fiven its depths in all its glory, to shiue upon aud clerate jour characters. Thus, by patient and continuous application, you will be cnabled to enter upon your profession devoid of the terror which uncertainty and ignorance cause, without any risk of committing those social crimes which are thcir attendonts; and, thus fortified, you will with a more favorable result begin that which is too often the combat and strife of life.
I shall occupy a little more of this hour in offering you some further adrice. I trust it will be palatable, though I dare say, my co-lecturers have, or will, in their several introductories, labor equally with myself to superinduce the desired state of mind; yet, as coming from one their junior, they may not appear misplaced, as they tend to show the conviction in my mind, who am
not many years your elder, that the proper and judicious application of your time is abisolately necessary for the attainment of your protession.

Though by many at the outset thought interminable, the period of preparatory study, it is in fact short enough. Possessed of this false idea of quantity in time, too many fritter away their opportunities in idle or useless occupations in quality of study. You must then, Gentlemen, from the beginning, have a will, not inanifestation, but the very function of it, to learn, and a mind prepared for every exertion. From the isst step you should arrange and classify what you read, so that you may at any moment touch, as it were, anything you may be called on to remember; for method and the liabit of analysing, like the discipline of modern warfare, diminish in a great measure the inequalities of the mental powers, and assist in levelling on the intellectual field the giant and the dwarf. Yon are to be diligent and patient, too. You must not conceive that at once, and without effort, you can graspall that will be presented to you; we are not all as Samuel Johnson, of whom it has been written, that he could seize whole libraries: no medical man ever aequired his profession by intuition-his is not the realm of imagination; and of him it may with truth be said, "Medicus tit non nascitur." Injudiciously selecting your course of studies imperfectiy acquiring its facts and forming crude and false theories will never render you able to pass even a mediocre examination, much less to practise with ordinary success. To one entering the threshold of science there is, I allow, something peculiarly attractive in hypothesis; it seems the mark of genius, and as such, commands our admiration and respect, but a persevering taste for bypothesis marks a frivolous rather than a vigorous intellect. If you inquire into the histories of those men who have been eminent in our profession, who have made for themselves a deathess renown, who may; too, with justice be regarded as benefactors of the human family, you will discover that they never wasted their energies upon trifling and useless speculations; their aim was the acquisition of truth, the imparting of realand intrinsic instruction, not mere light and fecting amusement. It is legitimate in the poet to stray from the beaten track, to gather into his garner from every quarter, as far as the east stretches from the west; he is free of restraint; but from our science you uuse from the first exclude all fancy, all caprice, and be solely guided by the sober search after truth.

As the study of your profession virtually begins after your examination, so in my conception, your general education should not be neglected as soon as you open a medical book; on the contrary, you should daily devote an hour or two to the perusal of the literature of your own language, and by no means omit keeping up, or forming an acquaintance with the Greet and Roman tongues: these, which have been termed tho dead languages, are far from being inert or dead matter; the authors of Greece and Rome most read, are indeedgone, their acts and earthyy careet may be numbered with those of the departed, yet their writings-and their opinions, which may be considered their angel parts-live and hover round us in their spirit. Independently of the refreshing enjoyment to be derived from the perusal of Greek and Latin, the study of these languages engenders a habit of quiet industry and research so necessary in the prosecution of any science; and by even a slight acquaintance with them we more readily comprehend Medical Nomenslature, and, understanding it, more easily retain it. Acquire information of every descriptiot, and from every source; the range of mental acquirements appertaining to medicine is almost unlimited-" Find tongues in trees, books in the running brooks, and sermons in stones"-make for yoursclves storehouses of knowledge, whence you may in need draw benefit and pleasure; let everything you do conduce to the great end, the making yourselves more scientific and truly educated men. This active and inquiring condition of the mind, alrays on the alert for something new and useful, is diametrically opposed to the habit of irregular and desultory application-to the day dreams of the trifler: tossed upon an ocean of science without helm or guiding star he can never reach the shore, or, if some wave, some chance throw him floundering on the beach,
be will find the coast inhospitable indeed. Not thus will you command success; you will not even merit it.
A proper condition of the faculties will always refer any new knowledge to its proper place, and, prepared by this habit of correct association and classifcation, no tear need be entertained that conclusions drawn from it will be erroneous or illegitimate. These "remora" to your perceptions, and to your memories, will daily become more powerful, and speedily you will perceive that it is by the improver condition of your memory that the general strengtiening of your intellectual faculties may be estimated; for is not memory the life and soul of the mind, without whose sentient and quickening powers the thinking faculties are as so much dross? Is it nut the chain which connects every event with which we have been concerned, every fragment of knowledge-into an harmonious whole? Memory, indeed, without the faculty of causation or of judgment would be vain, yet without it the powers of comparison would be a sealed volume; without it we would be inscribing words upon sand, which the first wave in the tide of events must obliterate. The simplest act of reasoning nust have as a pre-requisite its vivifying and prompting presence. Memory, in fact, is absolutely to reason or judgment what attention and the faculty of perception are to memory-the link in the chain of gradation. The intellectual operation of sentient consciousness, of quasi presence or communion with that which we have known, and seen, and felt, becomes thus the present, the tangible; speedily the future appears devoid of uncertainty, inspired as we often unconsciously are by old experience, prompting "something like propbetic strain;" and what is experience? but the spirit within clothed in the attributes of the Mother of the Muses, as memory was styled in Classic Greeee.
I must farther caution you from the indulging in speculations, or reasoning on ultimate causes; or drawing positive deductions from negative ideas; rest satisfied with facts and their laws-that is, "the most general circumstances in which the phenomena to which they refer have been perceived by us to exist." You will otherwise, inevitably becone involved in perplexity and darkness. The more you ponder upon, the less will you comprehend, a subject so far beyund our reach. To the human mind, iavested with its tabernacle of clay, has not been granted the taculty of perceiving beyond a certain fixed and determinate boundary: if we attempt to pass this, on the very threshold we are forced back to our primitive clay,-we are compelled to feel and acknowledge the immeasuable disyroportion between the illimitable object we wish to contemplate and our ewn terrene nature. Such speculations, however, may be useful to us in our present condition, as teachingus hamility, and showing us that bere the difference between man and man is naught-between the highest and lowest intellects inappreciably small. In a religious point of view they may be indispensable too, in preparing ns for a future lite, as pointing out with unersing celtainty the existence of an All Wise and Supreme Being -they demonstrate, in characters stamped on nature's front, the harmony and unity amidst variety in creation, and prove that which sems the result of chance, to be "direction which we canot see."
The physician, as well as the astronomer, kut more : rticularly the anatomist, has been accused by many of being more prone to atheism than any other class of men, simply, I believe, because it has been inagined that the beautiful mechanism of the frame was nothing more to him than a neere machine, the intellect thana physical claboration of the brain! Than this imputation, I need scarcely say, none can be more gross. If the unerring and undeviating course of the planetary system, if the good everywhere visible around us, cause us to admire and wonder, will not even a slight acquaintance with the structure of man prompt us to adore and bless? To no class of men can the philosopher's words be more justly applied than to physicians, "qui studet orat." Me who reads the book of nature must worship Him, who impressed it with Ilis claracters and type. We feel, aye and equally with his peculiar apostles on earth, that the Almighty is everywhere present at all
times; that His past years are countless; that His future days are unnumbered; we inwardly know from our daily occupations amidst pain and disease and death that His life is eternity, a never ceasing youth without the helplessness of infancy or the decay of old age, an entity, a Being in fine without birth or death. And is this not so? Has the inbred monitor ever whispered in vain? Are not the living letters written on all the infinity of space above: on all the earth, around, and on his own resemblance, on the features of his own creatureman. What can account for those "longings after inumortality," which clevate our aspirations to conditions more lasting, more holy than the presch-to another and a better world? Is it a physical-terreue fear which, causing a dread of death, compels us to forge a doctrine which reconciles our doubts and dispels our apprehensions? no, it must be the hural comiction, emanating from God's own spirit, which induces man to feel that he is possessed of a soul.
Youare not. Gentlemen, to be carried away with the idea that with your diploma or liesose in your pocket, you will rise per saltum, ao a ballvon filled with gas : your progress will be slow, gradatim-step by step, and these not always continuous; unaided yoa will have to climb the steep and ruged path of life, to make for yourselves a "local habitation and a nanue." (I speah not thus to discourage, far from such is my object; I wisin ni, ime corde, by shewing jou difficulties, to point out a path by which you may be enabled to overcome them.) lew there are who are elevated on the broad and easy wings of upulence. Our road to competence is too often a struggle for the iight of Heaven, which should shine with equal warmth on all; too often che starting point in our life is the begiming of troubles and griefs innumurable; but, strong in your powers, be unwavering and yield not; press onwards; live such a life that if you caunot " command success you may merit it," and be assured that the germ of knowledge within you, will bring forth fruit in the midst of difficulties, as surely as the good seed which the wanderiag lird or idle wind may have cast on stony ground. As at its rising the sun's rays first illumine the mountain's top, and atits going down last linger with their golden hues on its head, so do you, Gentlemen, in your spring time of life, be enveluped in an atmosphere of pure light, and at your setting the brightness will not deprart from you; what storms soever may have assailed your middle age, you will possess that which will remove the bitterness from the greater part of adversity; your gradual decay will be the subject of solemm and affectionate pity, and when you shall have descended to the grave, your memory will be cherished with pious love and gratitude.

Education is in itself power, but its value depends entirely upon its proper application: and in possessing the ability to acquire, we should also have the taste and the U to rightly and wisely exercise it. We should not ouly be regulated by faculties stronger than those of others, but be guided by principles better established, and by associations of a higher and mure beneficent order. I have used the words rightly and wisely; I wish then to be significant; for the diffusion and acquirement of mere knowledge dues not necessarily impart either happiness or virtue; unblessed by that knowledge which is from the fountain of all excellence, you may, with a thorough comprehension of the good, alsoimbibe a love of the evil. Tou unguestionably may become learued, scientific, perhaps emincut, but you most probably will be unhappy and wretched: with keener susceptibilities you will be tortured by circunstances, which by your heightened sensionlities will assume the character of miseries bitherto unfelt.
I may myself be accused of that against which I cautioned you a few moments ago-namely, of speculating or wandering from my sphere of action: I may have done so,- yet in the short time I can scarcely have been very erratic. Such addresses as this are left to the taste, or views, or even particular vein of the lecturer: such, for the nonce, has been my conception of duty; the only excuse I offer for the deliquium; yet, if in these remarks I have strenghtened your purpose of diligence, or even attracted your attention, then am I fully
remunerated, and ny labor is not in vain. Nor can I conceal that it would be a source of real gratification were I to have a secure place in the good opinious and kind feelings of my hearcrs.
I hope you will forgive me for being thus an crotist; I crave yourindulger.se jet for a short time in speaking of oursclres. I would, indeed, be guilty of injustice to my confier res and myse'f, did I not say something on the subject.
In establishing this School of Medicine, we have been accused of factious opposition to H:Gill College. Of this we are not guilty. We uncquivocally disavow all intention of opposition or hostility. We object not to the members of that Faculty circlinr thir brows with victorious laurels, the seeds of which were planted at a cime when the greater number of them were yet in incunabulis; we oppose not their being habited in "purple and fine linen;" but to us be it permitted at least to till in a vineyard whose soil is fertilised by streams common to them and to us; we admit that their array is a superb one, set in all humility we conceive ours as efficient. What exclusive right is possessed by this Faculty? What species of idolatry is it which ought to enforce us to blindly worship the memory of its departed founders, in permitting their representatives to hold withiu an iron grasp all the reputation derivable from such a source? What has rendered this place a shrine at which they alone are to receive homage? And were our endeavours to raise our standard, absulute opposition, what have they to apprehend? Surcly the risc, or even the culuinating of our stax, canoot cause their bright particular luminary "to pale its ineffectual fires."

Is our undertaking treason? Is our course stratagem? Is our end spoil? We acknowledge not auy sorcreignty, any divinity, in science, which we may not attempt to reach. Have we done aught in secret or in malice? Our dcuds have been open as the noon-day,-our acts as bencficent as those of l.urtals may be. Are we arrarians in the field of intellectual acquirementslevellers of the standard of mental excellence? Are we not cngaged in attempting to extend the range of intelligence? Are we not labouring to elevate our profession, by all our humble efforts? And how have our attenpts been secunded-how our labours assisted? I leare the answer to the sober second thoughts of those who, in 1 ivate conrersation, have asked, "Cui bono," and to those who, in public do uments, have anoounced that an under current of bad fuiing exists towards that Faculty. It was bad taste to whisper-worse judgment to write aught against us-even were hostility with its gory locks in cxistence; in this, as in many other instances, tace was the Latin for prudence: we shon. d have been permitted, unheeded, unmolested, "our trumpet unblown," to bide our time.
We forcsee not that these lectures will be an injury to the medical school in conuection with that Institution; on the contrary, we think that in more than one manner it will prove bereficial to an estabishment which, as well as ourselves, depends on the public for countenance and support. Surely that school, always well conducted as it is and has been, has not pre-eccupied cvery avenue to science. We attempt not to reap where they had sown, nor to gather where they have strawn. We attach not ourselves to the wheel 3 of their triumphal car-Phxton-like, we borrow not the chariot of their sun to illuminc the votarics of medicinc in this fair city. We are indeed laborers in the same field of knowlcdge, but we are employing the humbl. instruments given us by the Almighty: We are cmbarked on the same occan of science, and are stecring to the same haven-guided by the same star; yet do I see no reason why we should therefore cross each other in our course-why we should take one breath of the breeze from their prosperous sail, or one wave of the popular tide from their bounding ship. We look upon our intentions as good, just, and tending to useful ends; snd, for the attaining of our object, we will spare neither time nor trouble -use what energies we possess to the uttermost-look for reward, if successful, in the good we may effect; if the reverse, in an approving conscience.
It would be affectation not to acknowledge that we last year entered
upon our operations with solicitude and apprehension; for we distrusted our powers and dreaded the success of iuperfect and immatured plans: it is not for us to say in what manner our task was accomplished; but we declare that the result has exceeded our fondest hopes. If not brilliant, our lectures were at least conducive to instruction; for some of you, towards the close and after the termination of the session passed examinations creditable to yourselves and satisfactory to us. If our efforts did not rival thuse of others, they established for us at least a name for industry and perseverance. In our first course, we came before you almost literally unprepared; aud as to mine own particular branch, in which material is so requisite, I was, de facto, destitute of nearly every description of apparatus; yet we progressed and conupleted a course of eighty lectures. This year we begin under far less unfavourable auspices, and the advantages we offer are of a less limited chargiter. In the interval since our separation, we have made every exertion to bring our School into a condition whereby it will no longer be terined a "pseudv" attempt. We have taken cummodious premises, by which mure comfort will be obtained; we have made ap from our individual books a library of upwards of one thor,sand volumes; we have, too, an embryo museum,--towards the forming of which, the preparations of Dr. U. Nelson, your Lecturer on Anatomy, together with those of Dr. Crawford, have chicfly cuntributed; we have a complete chemjcal apparatus, and a large number of plates, coloured and lithographed, of various morbid cunditious. With all these additions and means, we may now say, that we have fairly entered the arena-of competition let it be calledbut it will be one of honourable aud justifable endeavour, if not to excel, (that could scarcely be possible, ) at least to -qual our rivals in science.
To attempt to rear a new Medical School in the very stroughold of an Institution which was established by sonie of the ablest men which this country has produced,--the greater part of whom are, alas: now numbered with the dead!-an Institution which has flourished fur many jears, and has taken such deep root in the popular soil, that its decrees have assumed a species of patriarchal-I was about saying a hicrarchal-authority in the land:-whose influence has been so wide-spreading, that its upinious have been deemed infallible; a school, incorporate, connectud with a University,-endowed;I say that such an attempt must be admitted as being one of no ordinary magnitude. We have passed the ordeal, and we as sume no illegitimate spirit of prophecy, when we declare our moral conviction-drawn from our knowledge of events, that, in a very few years, our College will not yield to any other, either in the superiority of the ceducation promised, or of the qualifications which its students may therefrom derive.

I said some time juast, that the study of Chemistry was indispensably necessary to a thozough knowledge of your profession: its laws are almost of universal application, and the objects comprehended within its sphere embrace all substances composing the globe. Chemistry, as other sciences, has had its hour of darkness, and its day of glory, -at one time confined to a fer, its then known laws mystified, and their results made subservient to charlatanic purposes and pseudo-medical agents; at another, considered as all powerful and capable of resolving every genus of problems connected with disease and health. Even the visiouary ideas of the Chemists, par excellence, have contributed to our stock of knowledge,-from error we have derived arguments of truth, and the ardent pursuit, after the philosopher's stone and the elixir vita, has added to our stores. Very shortly after this time we find Chemistry studied on some standard of firmness; Boyle, Priestly, \&c. \&c. lent their aid and gave it an impulse which has since increased and matured, till, in our days, we have intellects as bright, and names as great and glorious, in this department of science, as that of him who has given us the system of the planetary spheres. It is not, however, my intention to give a history of Che-mistry,-it would be tedious and unprofitable.
To the plysician-to the natural philosopher-to the agriculturist-to the
artisan-it is of value paramount to physiology, to physics, to manual dexterity, -it must be hand in hand with all these, when they are practised on sure and scientific bases.

Without Chemistry you will be able to understand neither arterialization or the changes that take place in the lungs duriug respiration :- nor calorification, or the manner in which animal heat is generated, and the tempcrature of the franc hept at an equable degree in all climates and under all ordinary circumstances; without it, assimilation, or the transformation of the elements of the food into new compounds, aualagous or similar to the various parts of the living organism; without it, the several secretions and excretions, and the circumstances mudifying their character, cannot be made intelligible. Since the application by Lasoisier of the quantitative method of research to Chemistry, or of results drawn from calculations of weight and measure, this suience has unobstructedly marched towards a ligh standard of eminence: it is now consilered as indispensable to physiology, and in a few years, I doubt not, it will be inseparable from it. I quote the words of an althor who has, in a very few years, made for himself a reputation unrivalled for the time:"The imperfect sharacter of the rescarches of physiologists for ,he last years, in exphining the functions of many of the important organs, as of the spleen and other glands, establishes the fact that their limited acquaintance with the lexs of Chemistry has been the cause of the reproach cast upost them, and vill continue to te so till the two branches are intimately blendee together.: Dinute anato aical investigation into the tissues and even microsca pic obserrations of the ultimate reticulated nature of the bloud-vessels of the different organs, cannot determine without Chemistry the character of their functions any more than contemplating the organ of hearing can give us an iusa of tae auditory apparatus and the acoustic nerve, without a knowledge of tie physical laws regulating the transmission of sound by vibratory motion. It is solely by a knonledge, and an intimate one too, of the laws or principles regulating the action of forccs or affuities, operating at insensible or inappreciable distances, that we can arrive at even an approximation of the truth. I weuld not have you suppose that, in thus speahing, I wilfully overlcok the vis vitx-ritality - that remarkable force always in action, both in the living vegetable and animal organism,-nor those organs of vital phenomenz., present in all classes of animals; in the higher orders, embracing feeling, sensaion, consciousness, and intellectual faculty; on the contrary, this force establishes the affinities requisite for the furmation, from the same elemeats, of those compounds created in the system, which, deprived of this intermediate bond, are transformed into new combinations essentially differing from the former. This force continues constantly in active existence until death, and its cessation or obstruction in any part is that anormal condition termed disease. In pathological investigatious you wirl have to contemplate the living powers as being in a certain condition of decay or arrestation,--that condition in which the laws regulating the actions of inanimate matter are unaffected or uncontrolled by it, the vital energy; and you will learn that sereral decompositions are thus effected similar to those in the laboratory. It follows, therefure, that the doctrines of Chemistry may impart useful aid to Pathology, though I achnowledge that little has been hitherto effected in this department of Medical inquiry. I sinccrely hope that the last few years, sich as they have been made by discoveries in organic Chemistry, may become yet more bencficial to the human family, by the practical application of them to the treatment of disease.

To the pharmaccutist or pharmacopolist the powers of Chemistry have brought in latte days, an auxiliary of the greatest importance. The preparation of remedial agents from substances derived. from the mineral or vegetable kingdom, is carried to its present degree of encellence solely by Chemistryby whose laws we are enabled to detect adulteration, and prevent the prescription of incompatibles, or those substances which neutralize each other's effects. The remedial agents, arranged by Dr. Murray in his classification
of Medicines, under the head of Chemical action, are therefore perfectly in accordance with this view of the subject. Refrigerants, antilithics, antacids, escharotics, produce their several effects by Chemical action, elabnrating ner compounds from the materials supplied in the system.

To Medical jurisprudence $\therefore$ :so, Chenistry has extended the right hand oi fellowship, in clearing off the mass of obscurity enveloping the history of poisons, taken intentionally or by accident, and frequently involving in its testimony the life of a fellow creature.

To the natural philosopher the language and characters of Chemistry point out an explanation of man, of the phenometaa comprisca within his studf; byit the effect on substances, by light and heat emanating from the sun. may be demonstrated: determining their state of solidity or fluidity, and in a higher degree, the form of gascous matter ; evaporation from the earth's surface, forming clouds, and the causes effecting their condensation into rain; therationale of dew, the result of the descent of these "living waters" upon the carth, all are rendered intelligible by Chemistry; and interesting, not onls because these phenomena are familliar to us as "houschold words," but be. cause they are connected with the many necussities of our existence.

As civilization adrances, industry is more tased, and luxury, with its nascent and growing requirements, urges man to the utmost of his physicai and intellectual powers. The gratuituus shouers of nanna, the almost sponaneous productions of the son, in the first life of a country, wide they supply fod for the merc animal, in removing the urgency for exertion or the necessity fo: labor, destroy at the same cime the impulse tuwards amelioraticn, ar ll leave man devoid of the neitituenta, to any aetivity of mind o: reason. His brain is the stagnant pool, previous te the descent of the angul, to vivify whie disturbing the waters. As man, then, the surercign of the Ciniscrse, is omnivorous; and, es be is always sufficiently fruitful and multiplying, he should culti:ate that an which enables him to be possessed of his great want, of focol. of bread: his energies should, therefore, be occupied in acquiring that proficiency in his calling which will procure for him the necessaries of life, as plentifully, and consequently as cheaply as possible. A perfected condition of agriculture is that art; it is the 1 eal and absolute foundation of all trade and judustry, the first step in the resources and riches of a country. Agriculture is not sinpls the manual dexterity, obtained by habit, in holding the plough, it is not the mere moving of the integuments of the earth's bosom; to be placed on a firm and scientific fonting, it must be based on rational and fived principles; th ferring to the mode in which nutrition is effected in vegetables, ard the resalis which soil, manure, moisture. and a variety of external agents, produce in influencing their growth and abundance. From Chemistry we seek sith principles, such knowledge; on its pages we read and comprehend the che racters of the various inorganic substances, from which vegctables in generah "the foed forman and beast," draw their sustenamee and life.

There is yet another ground, on account of which Chemistry claims attertion and study from all classes. I allude to its application to the mechaniod arts, in its power of being subserrient to our wants, in its ministering to 0 II luxuries, and, in its giving us the means and power whereby we transfor the rude and shapeless mass to the daily requirements of life. Look at the poner, almost omnipotence, of steam, setting in motion the mighty mechs. misms of of machinery; applied to manufactures, $i$ i. ing the labor of a thousad horses, and with the accuracy of apperent consciousness; to locomotion, armost annihilating time and distance, making as nought the separation betres Jadus and the Poic; almost like Ariel putting a girdle round the earth; mith its rast arms circling the globe: with its interminable iron arteries, branchits off and anastomosing every where-fertilizing the wilderness, and nor aboc: irrigating eren the desert; one of the means in rendering that gem of the ocenn, that country, whose merchants are princes, and on "whose possessio"s the sun nerer sets," unlimited in commerce and wealth, colossal io streng. and resources.

Metallurgy and assaying, the former the art of separating metals inno their ores, the latter of testing the proportion and purity of the cie; and thus, pointing out the propriety of, and the profit to be derived from, working it, may reccive useful lessons from the practical suggestions of Chemistry. The manufacture of substances used in every day life, is founded on Chemistry; as of all the saline substances: the yegetable and mineral alkalies: fermentation in its various forms, as distilling, brewing, making vinegar: the manufacture of sugar, soap; the art of bleaching, dyeing, tanning, calico printing, glass making, and numberless other operations, are but the resuic of Chemical actions, and demoustrate, that even in the management of comenon operations, the practical man maj derive permanent advantages resulting from an acquaintance with Chemistry. We cannot go abroad into our streets at night, without the laws of Chemistry being a "light to our path;" every lamp is a Chemical phenomenon, every gas light a Chemical illustration; no longer is "darkness visible;" in our chief streets the beams of Chemical action, radiating in all directions, almost put to the blush the fires of the noon day sun, and spread ove. our homes, as seen from a distance, a halo resembling that part of the heavens known as the milky way, that galaxy of accumulated lustre from innumerable stars. No longer do we appear, as whilome we did in a "dim religious light" my sterious figures, spectral shades, hypothetical entities, nor, de facto, illuminated by Chemistry, we appear as real and positive existences, beings instinct with life, forms possessed of determinate physical bonndaries.

Let me not forget the less solar, though equally effective Camphine, a discovery of late years, a fluid whose vapour is as inflammable as gas, and whose illuminating power is quite equal to it, and which is destined to be the spirit to enlighten $y$ ou in this room; may it prove efficacious, may it enable you to perceise that every act of "this breathing world" is intimately associated with the science which I here intend to make as familiar as possible. And recently, too, the application of electro-gaivanism as a motive power, and an agent in decomposing salts of metals, for plating and gilding; the discovery of the Daguerreotype, or photograph, the instantancous fixing, and accurate imprint of an object on a polished metallic surface, exposed to the strong solar rays, acting on iodine, have shed an additional lestre in Chemistry, and exhibit still more its omnipresence.
The loss of i,ur lives within the last 12 months at Quebec, by the deadly effect of carbonic acid gas, ought, of itself, to uage the study of laws, which thus "feelingly" affect our very lives. We certainly cannot repress or prevent this spontaneous Chemical action in the regions bclow; yet, surely, were the knorledge more generally extended, even the comıune vulgus would participate in the bencfit to be thence derived, and at all events four men could not be found who one by one would precipitate themselves into such 2 yawning gulph. While on the subject, I may mention, that a plan has been recommended for cxtinguishing inre on board of ship, by the formation of this giss the plan would answer were the fire smouldering but raging and furious I cannot conccive that esen the specific gravity of the gas could preponderate orer the cxpansive force of heat.
Enough, perhaps more than enough, has been said to urge the study of this branch of Yedicinc, upon the attention at least of the Medical Student; enough to poiut out the intimate connection betureen it and other subjects of general interest and utility, with which you, as educated and scientific men, should be aot only aequainté, but intimately, thoroughly versed.

## PATHOLOGI OF NEURALGIA.

Dr. Skae claims for himself the discovery, that neuralgia is dependent on conqestion taking place in a nerve, in a part where, from the rigidity of the neighboring structures, as, for instance, in osscous canals, a ready diffusion of the pressure cannot take place-Lon. Jicd. Times.

## THE MONTREAL MEDICAI GAZETTE,

Omnes artes, que ad humaniatem pertinent, hahent guoddam commune rinculum, t: quasi cognatione quadand ilter se continentur.-Cicero.

## MONTREAL, NOVEMBER 1, 1844.

## TO PEILO-NEDICU'S.

Mounted on thy hippogriff, thou hast again manifested symptoms, Philo-Medicus, of being fuddled with physical joy, intoxicated with animal spirits, at the opportunity of fyling thy second or third ap pearance, and fanciest that thou hast polisbed us by thy rubs; thor canst not by thine endeavours, affect our temper or our metal, ang more than thou canst produce sparks by thr attrition of lead add flint.

Thine arrows have been too slightly limbered (lumbered quas) to reach their aim in so loud a wind : hadst thou been enveloped in threefold steel, our pigmy straws could noi have pierced, or ot paper bullets have wounded thee or thine.

We have reas' ., Philo-Medicus, to be beholden to rhee, more the thou supposest: thine epistles have added much to our reputatios and have not invalidated one jot of that which was the causei thy first philippic-thy cannon's level hath hit the woundless air.

Excuse us, Philo-Medicus, if we appear to borrow somewhat ${ }^{i}$ thy style; we too will use wise saws and modern instances,-F| will we not produce our points as thou hast done, lest they acquir the characters of a straight line.

Thou wilfully pervertest, Phho-Miedicus, when thou sayest tid we write, ad captandum, (vulgus understood) : our poor chectsá addressed to men of - ir profession; we ask not the patronage ${ }^{\text {a }}$ those not of us,-it is thou thyself who attemptest the ad captar dum mode of communication. For the: very reason, we objectit to meet thee in thine arena, and waiting the period of our luns illumination, we sent thee a crustulum, which blandi doctores (nosmetipsi) olim dant pueris ut velint discere prima elementa; II $_{\text {I }}$
quid vetat ridentem dicere verum,--the last line of which we earnestly pray thee to scan. This is then the extent of our captandum, and we therefore, with Tartuffe, accuse ourselves of having once killed a fly.

Thou calculatest that our senility must be extreme. We willingly plead to the infirmity-yet are we not in thy sacer-dotage.
If thine auguries, Philo-Medicis, are evidences of thy Pythonism, then art thou of a verity a Python-first born of Tellus after the deluge of our torrents of under currents; other Apollines, we will for the sonce prove thy destroyers and incontinent establish Pythian games.
Yet hast thou been a prophet false to thy gods-for through the horn portals of thy temple at Delphi, thou last permitted ourselves and other unbelieyers of thy divinity, to perceive not only thine own lean and hungry look-but the desecration of thine own acolytes and the profanation of thine own oracles: ihou hast th;self razed thine altars, and hast broken down the carved work thereof, and hast exhibited their mutilated fragments to the million.
Thon art indeed a Roman in the camp, Philo-Medicus-a very Cassius; for thou hast proved thyself as dangerous to thine allies, as thou hast been auxiliary to thine adversaries: in marshalling thine array, thou hast made perceptible the discord in thy ranks, and hast established our tower of strength : with thy duuble edged goose-shaft thou hast made patent to the multitude thy dismembered armament-thy men in buckram, -and our armour of proof; and theugh thou hast, with thy fulds long drawn out, attempted to circumvallate thy position, thou canst not, thy tail in thy mouth, bear on thine ensign irrupta tenet copula. From thy questionable shape, thy consocii must berare lest thou prove as recreant in thy proffered allegiance as thou wast whilome faithless in thy stewardship, and lest they too have resson to apply to thee the dying Roman's Words-et tu quoque Brute.

Thou art a humoral, too, Philo-Medicus; thou triest to hallow the sacred old-thy very appearance is leucophlegmatic ; yet pos-
sessest : thou not all the powers of a horse (hippocratic) : come to us for the etymology, Philo-Medicus; the time of crisis is not by thee well measured; thou, no doubt, aided in thine elaboration by the puissant generative power of the sun, didst occupy ten-we, assisted by the chaste moun, seventeen days-cateris paribus, thou hadst the advantage; we do not concoct in heat, Philo. Medicus,-we .compose in coolness-our words are real combi. nations, of disjointed things, if thou wilt-for these are thine : our compounds are made currente calamo : our products are doubtless. periodic, and cheerfully do we acquiesce in thy suggestion of lunar influence : plain men we are, and not possessed of aught by intui. tion, we gladly shine even by borrowed light, some of which is the reflection of thine own cloud-dispelling brightness.

We admire thy scintillations, Philo-Medicus-the more as thou shalt never, by their instrumentality, pick a pocket, risu inepto, res ineptior nulla est. Of thy cork leg, thou hadst better hare made a stopple to thy wide and flat evaporation into thin air. Thou hast laboured in many lines to disprove that which thou alloweds. to be true in two words-similis simili ; by the way, Philo-Medicus, triangles have three sides, only one of which is a base-though, otas tou onou echon (we want the character de jure and de facto),-thou evidently didst not pass over that bridge of sighs to tyrosyclept pons asinorum-previously to reaching the goal of thy mathematical lore. Thy ridicule has been sine dubio pointed-but to thyself-and thy shafts have reverted to thine own bow-mutaio nomine de te fabula narratur. Verily, thou hast lionized us-but no lions we, were not thyself and thy Romans hinds-no wolves, were not thine other Romans sheep.

Thou questionest our acquirements, Philo-Medicus; in compari:son of thine they are unprofitable, because they are less versatile in their application. Thou impugnest our motives too; this is the unkindest rasp of all. Here, however, thine intellectual plethora gave thee an obliquity of vision which prevented thy distinguishing nostrum and tuum; never, Philo-Medicus, and we speak in sin. cerity,-never whisper aught about motives. There is an Efe
above that sees into their depths, and to him leave the judgment; well dost thou know this. Were man to inscribe on his brow the decalogue-were this encircled by the golden rule-were he to write on his door-posts lessons of duty-were he, as the ancient Jews, to cover his garments with the phylacteric expression of his motives-yet would he meet his neighbour, who, after reading the comprelensive law of truth and of love, would wilfully be blind to the wisdom of Christianity, and would knowingly transgress all its teachings. Speak not, then, Philo-Medicus, of man's motives; when you have seen a floud-tide of malevolence flowing in a constant stream, then do thou oppose thy barrier-the under-currents are beneath thy ken.
We wish to part with thee in all lindness, and recommend to thyself our sober feeling-depending, perhaps, as thou hast asserted, on want of modesty. When we read thy first episile, we laughed and quoted invidiam virtute partam, gloriam non invidiam putarem. We sat down and writ thee our crustulum in about ten minutes; on the advent of thy last we again had a philosophic saw-summa petit livor-perflant altissima venti,-even thou shouldst have had some of this resignation-Yale, Philo-Yedice ; Ride si sapis.

We apologize to our readers for again occupying so much space with Philo-Medicus. His letters have been published in the Courier of this city, and feeling that we held communion solely with our subscribers respecting the matter at issue, we preferred allowing his last letter to remain unnoticed till this month, feeling assured that the cause would remain unaffected, and our remarks in the September number would be judged by the Faculty at large at the standard they merited. The answer, it will be seen, is more in pity than in anger, and partaking nothing of the character of Fabian warfare. We promise that this will be the last.

The Lecturers at the College of Medicine commenced their labours for the present session on Tuesday, the 1st of October last, by delivering introductory lectures in their respective departments.

Dr. Arnoldi, jun., upon whom had devolved the duty of öpening the businiess; selected as the subject of his address, the past history and present condition of the profession in this division of the Pro. vince; and commented at some length on the origin and progress of the several Institutions now existing in Montreal. By adopting the plan which they have done, the Lecturers on each branch will be enabled to deliver, during the session, two fuill courses, each consisting of upwards of eighty lectures in the English and French laniguàges.
The number of students who have already matriculated, amounts to forty-two.

At the earnest solicitation of a number of subscribers and other friends, both in and out of the profession, we have been induced to publish in our present number Dr. Sutherland's Introductory Lecture ou Chicmistry. Intimately comected as we are with Dr. S. S, we felt.considerable hesitation in complying with the request of the requisitionists, fearing that by so doing we might bee charged with a desire to puff up the College of Medicine of Montreal : lest any such idea should be entertained, we beg to state, that it will afford us the greatest satisfaction to insert the Introductory Discourse of any of the Professors or Lecturers of any of the Medical Schools in this Province. As a gratifying proof of the manner in which it was received, we have great pleasure in acknowledging a donation made by a respected Member of this Bar to the College Library: the donation alluded to was a splc...lid folio edition of the works of Albinus.

The Editors of the Montreal Medical Gazeette feel great pleasuiure in teindering to Dr. Wm. M'Donell, of Dublin, their best thaikls for the kind offer convèyed to tliem, through 'W. C. Meredith, Esq, Q.C., of this city. Trhey gladily comply wifh his wishess, and aväll themselves of this opportunity of testifying their appreciation of the flattering notice of their journal entertainied by so distinguiished a Member of the profession in Ireland.
They beg also to acknowledge the receipt of the August numbiet:
of the London and Edinburgh Medical Journal, edited by Dr. Cormack, the learned Professor of Forensic Medicine in the University of Edinburgh. In presenting to the able Editor their sincere thanks for his kind offer to exchange, they beg to inform him, that by forwarding the numbers of the London and Edinburgh Medical Journal to Messrs. Wiley \& Putram, 6, Waterloo Place, London, they will be duly received.

They beg likewise to acknowledge the receipt of Dr. Hockin's work on Ophthalmic Medicine, a notice of which will appear in their next number.

Boston Mildical and Surgical Journal.-We regret to learn by the No. of the 22d. instant.just received, that several of our late numbers have not reached the office of our valued contemporary ; inquiry was made of our publishers on the subject, who assure us, that not only has each successive number of the Montreal Medical Gazette been regularly posted, but the postage paid by them to the frontier. We beg of our esteemed friend to cause enquiry to be made at the Post Ofice in Boston.

ON THE PRESENT STATE OF KNOWLEDGE OF THE NATURE OF inflammation. Br T. Whartoi Jones, I. R. S.
Ketardation of the flow of the blood in small vessels with dilatation of their calibre, and at last stagnation of the blood-corpuscles in the vessels, constilute the first microscupical phenomena in the inflammatory process, as seen in the frog. There is good reason for thinking that the microscopical phenomena of inflammation are the same in man. It is generally supposed that the dilatation is primary, and the retardation of the flow of blood a physical effect of the preceding dilatation; the retardation, however, is greater than the dilatation will physically account for. With respect to the nature of the dilatation, it is now admitted that the dilatation of the arteries in inflammation is a state of relaxation or paralysis and not of activity. Mr. Jones, not being satisfied that the capillaries and radicles of the veins have contractile walls, which the small atteries are believed to have, and therefore unwilling to admit primary dilatation from relaxation in them, concludes that dilatation of the capillaries and radicles of the veins is secondary to the re-
tardation of the flow of blood in the arteries, and is owing to distension from accumulation of blood. Henle thinks that relaxation and dilatation of the vessels, with retardation of the flow of blood, act in determining stagnation of the blood, and in this way, the retarded flow of blood, together with the relaxation and dilatation of the vessels, favours the exudation of serum; hence the plasma of the blood in the part becomes inspissated by a preponderance of protein matter over the salts. This inspissation of the plasma determines endosmotic changes in the red corpuscles, in consequence of which they are disposed to aggregate. Mr. Jones dues not agree with Henle in this: he conceives that the stagnation of the blood must recognize some other cause than inspissation of the plasma. Mr. Jones considers that the proximate cause of inflammation, although affecting the constitution of the blood, dues not reside in the blood only, but primarily in the agency on that fluid of the solids through which it passes in the capillary vessels-he thinks this appears from the limitation of inflammatory disease to a certain locality, from its easy reproduction at a sulsequent period. The appearances, he says, attending the stagnation of the red corpuscles are such as might be supposed to be the effect of a suspension of the conditions by which, in the natural state, the red corpuscles keep in the middle of the stream, neither adheing to the walls of the vessels nor to each other, and not readily entering the smallest capillaries; the effect, in fact, of the establishment of an attraction between the red corpuscles on the one hand and the walls of the vessels on the other, as well as among the red corpuscles themselves, instead of the absence of attraction, or of the actual repulsion which naturally exists. Emmert, by way of explaining this attraction, indicates some of the conditions attending the operation of the attraction-he points out that constriction of the capillaries (small arteries) and the attraction between the parenchyma and blond-corpuscles are in antagonism-that when the constriction of the capillaries is great, the attraction between the parenchyma and blood: is small; hence no congestion. When, or the contrary, there is rel, txalion and dilatation of the capillaries, the attraction is great between the parenchyma and the blood; and hence accumulation and stagnation of the red corpuscles.

Mr. Jones, before expounding his theory, claims the foilowing postulates: 1. That the constriction and dilatation of the calibre of the small arteries at least, if not of the capillaries, is owing to
contraction and relaxation of their walls in virtue of their contractility or tonicity, which is dependent on the nervous system. 2. That the ordinary tone of the vessels is determined by the moderate discharge of nervous influence. 3. That the relaxation, atony or paralysis of the walls of the vessels on which their dilatation depends, is owing to the suspension of nervous influence. 4. That the relaxation with dilatation of the vessels from suspensions of the nervous influence is the precursor of the stagnation. The theory which Henle has formed of the mode in which the exciting cause of inflammation determines the suspension of nervous influence is this : the exciting cause acts primarily on sensitive nerves, exalting their activity. The motor nerves of the vessel which have sympathetical relations with the excited sensitive nerves, are secondarily affected-this affection of the motor nerves which supervenes by reflex action on the excitement of the sensitive nerves, is one of depression, or suspension of action; of paralysis-this form of sympathy is called antagonism.*

With respect to the inflammation of an organ occurring after section of some part of the sympathetic, Stilling refers it to paralysis of the walls of the vessels.

Exudation.-This commences immediately after or during the stagnation of the blood-it is at first serous, and afterwards pure plasma. So long as the vessels are entire, none of the corpuscles of the blood pass out or escape. With exudation is completed the inflammatory process, properly so called.-Med. Chirurg. Review.

## ML LOMBARDS REMARKS UN SOME UF THE COMPLICATIONS OF TYPHUS FEVER.

Intestinal Hamorrhage.-This should rarely, if ever, be regarded as a critical or salutary evacuation. It should, therefore, be checked without delay. One of the best remedies for the relief of this accident is unquestionably the acetate of Lead--in doses of one or two grains, with a quarter of a grain of extract of opium, every six or eight hours. Enemata with Goulard solution may also be administered. The extract of the Rhatany root, or of Logwood, and the decoction of the latter, will also be found very useful in many cases. Ice is one of the best things that the patient can take. He should remain very quiet and cool, and avoid every thing that is likely to excite the bowels.

[^2]In the Diarrhea, too, that is not unfrequently a most dangerous complication of Typhoid fever, the remedies now mentioned may generally be used with advantage. Sinapisms to the bowels also are often of great utility, when the relaxation is obstinate, and the debility of the system great: they should be kept applied, till considerable irritation of the skin is induced. The oxyde of Bismath with Opium has succeeded in some inveterate zases. The Nitrate of Silver, and the Sulphate of Copper, have also been given with benefit.
In the $\boldsymbol{P}_{\text {neumonia }}$ and $\boldsymbol{C a t a r r h}$, which not unfrequently complicate the course of Typhoid fever, the white oxyde of Antimony has been employed by us with almost uniformly good effects; it generally serves to allay the fever, to encourage perspiration, and also promote the expectoration of the sputa. In some cases, where the debility was very great, and there seemed to be a tendency to rapid exhaustion, we had recourse to the decoction of Polygala with subcarbonate of Ammonia, Musk, and Camphor; and witnessed, unquestionably, good effecis from the treatment. When the Catarrhal Mucus was very abundant, and the expectoration diffcult, the Muriate of Ammonia with Paregoric Elixir may often be given with benefit.*
The low Delirium, that is so frequently present in the progress and advanced stages of Typhoid fever, is best combated by the use of Camphor and: Opium, along with an occasional blister to the neck. This latter remedy will generally succeed in removing that intense headache which not unfrequently afflicts Typhus patients, during the convalescent stage.

Anasarca and Ascites are occasional consequences of fever. One of the best remedies is the Chlorate of Potash, in doses of 15 or 18 grains every four or six hours. Covering the dropsical limbs with oiled silk has seemed to promote the good effects of internal medication. We have rarely used Digitalis or other diuretics, as the chlorate has generally proved quite sufficient for the cure of the disease; it has this great advantage over most remedies,

[^3]that it generally improves, rather than impairs, the digestive functions.

Salivation is apt to be a troublesome consequence of the administration of mercury in fever, at least in certain constitutions. No remedy has in our hands proved more useful against this distressing accident than the application of two or three leeches under the lower maxitia: the symptoms usually subside rapidly and effectually under this simple treatment. A gargle made with alum, or camphorated spirits of wine, will also be found very useful in many cases.* Mild saline aperients at the same time may be given with advantage.-Med. Chirurg. Review.

## CASE OF SINGULAR FORMATION OF CATARACT.

A merchant, aged 65, who had previously enjoyed good health, while sitting one day opposite a window was struck in the face by a sunbeam, and suddenly experienced a severe pain in the right eye. The pain soon diminished; but vision, which was previously perfect, was quite lnst on that side. He was seen three days after by FronMüeller, who discovered a lenticular cataract of the right eye. On examining the window through which the light passed, Fron-Müeller discovered, in one of the panes of glass, two converbulbs, similar in size and form to lenses, a circumstance winich probably explains the occur-rence.-Gaz. Medica di $\sim^{n}:$ ilano, April, and London and Edinburgh Journal of Medical Science.

## SPONTANEOUS CURE OF CATARACT.

A stone-breaker, who had suffcied from cataract of the right eye from his youth, had the misfortune, whilst pursuing his occupation, to have his left eye struck by a splinter, which produced a violent concussion of the eye, and gave rise to inflammation and loss of vision. The man applied to Dr. G., who, on examining the eye, found, along with considerable inflammation, a completely formed cataract. He combated the former symptom by antiphlogistic remedies, and advised the patient, as soon as all irritation in the left eye should have disappeared to have the cataract removed from the right one, in which the power of vision had been lost at an early period. On this the patient applied elsewhere for adrice, and consulted Dr. S. in A.

In order to examine the eye more minutely, the latter dropped into it a solution of the extract of belladonna; in consequence of this the pupil dilated largely; at the same time, the opaque lens fell into the

[^4]anterior chamber; and, vision was immediately restored. The lens became absorbed by degrees, and the patient was cured.-Allgemeine Zeitung for Chirurgie.

## HOMOEOPATHY IN EDINBUKGH.

For some time past there have been rumours of Homœopathy haring found its way into the University Clinical Wards of the Royal Infirm-. ary of Edinbugh. We are happy to understand that the Medical Faculty of the University, and the Managers of the Infirmary, have taken effectual steps to check this mischievous folly.-London and Edinburgh Medical Journal.

## means of avoiding the electric current during a THUNDER STORM.

The place of greatest security is a railway carriage at a distance from the engine. The rails dissipate the negative charge. An individual is also perfectly protected in an iron vessel at sea. In a house, the most secure position is the most central point, if in an apartment without a flue the better. A cellar affords good security against the upward or negative current, whilst a bed affords the best security against the effects of the downward or positive current. To avoid danger, if an individual is on high ground, he should decend; if in a field, he should retire to a hedge; within twenty yards of a tree is a safe position and, if possible, lying down. It is better not to remain on horseback during a thunder storm, and those who are in carriages should keep the windors closed. At sea it is necessary to avoid the masts and forecastle of the vessel and to retire to a hammock. If in a boat, rear a wet oar near its head, retire to the stern and lie down. A position near a lake or stream of water is highly dangerous.-Turley on Thunder Storms: Medico-Chir. Review, and Boston Medical and Surgical Journal.

## dIagnosis of gastralgia from cancer of the stomach.

"In gastralgia the appetite is natural, impaired or increased, perverted, depravề, capricious, fantastic, irregular; liquids are digested with greater difficulty than solids: whereas, the reverse is the case in cancer; the digestive process is sometimes easy, and is always affected in the end, in spite of the discomfort and suffering which it frequently produces; the breath is free from bad smell, cructation of air, free from disagreeable taste, occurs frequently; pain at the epigastrium, often of greater severity than cancerous disease occurring in regular paroxysms, shooting to the shoulders and the walls of the chest, and diminishing - instead of increasing under pressure, and on the ingestion of food; be-
sides this, there are curious indescribable sensations felt at the epigastrium, and singular pulsations. In gastralgia the color of the patient's skin undergoes no unhealthy change, and his strength and flesh do not [generally] give way. Gastralgia is frequently accompanied by hypochondriasis, cancer is not. Gastralgia affects distant organs by sympathy only. In cancer, other organs become affected by similar dis-ease."-British and Foreign Review.

Dr. Locock, first physician accoucheur to the Queen, has a fee of $£ 1000$ on the birth of a royal infant. Dr. Ferguson receives $£ 500$, and Sir James Clark the same.

## INJECTION OF THE UTERTS

 as a means of expediting and facilitating delyvert.A farmer in the neighbourhood of Edinburgh, son of a late eminent surgeon of that city, and well krown to the editor of this journal, frequently had cows in great distress during their accouchement, and now and then perhaps, like other farmers, he lost a cow in the sot of parturition. On one occassion, when a poor animal of considerable value had been suffering for a very long time, and there was every prospect of an unfavourable issue to the affair, as it seemed inevitable that the creature must die undelivered, the owner hurried into Edinburgh, distant about five miles, and took counsel with the veterinary professor, Mr. Dick, as to the course to be pursued.
At the suggestion of that gentleman, he, with all the expedition possible, threw into the uterus from six to eight quarts of tepid water, the animal's hind quarters being previously elevated by a bundle of straw, so as to aid in preventing the return of the water. The instrument employed in the injection was the flexible tube (in fact, that used for the stomach pump), attached to Read's patent syringe, which was easily introduced over the shoulder of the foetus, the muzzle and forefeet of which had been ascertained to be presenting at the commencement of the labour. The liquor amnii had completely escaped at a very carly stage, and it was fully twenty-six hours afterwards before Professor Dick's excellent and ingenious advice was applied. But after the injection the calf was felt floating freely in the cavity of the womb. The animal, however. was so totally exhausted, that there still seemed no hope of the calf being expelled by the natural efforts. Nevertheless, within five minutes after the injection of the water, a vigorous pain came on, and the patient was speedily and safely delivered of a live calf, and sustained no other ill consequences than a few days' weakness, the natural effect of her previous suffering.

- Our friend mentioned this very ingenious plan to a neighbouring
surgeon-accoucheur in large practice, who was so much struck with its simplicity and apparent safety, that he resolved to adopt it on the first, favourable opportunity. An occasion soon presented itself, in a case where nothing but the long forceps could have effected the delivery of the sufferer; and shortly afterwards in a second instance, where turning and delivery by the feet would have been indispensable to save the patients life.

In both cases the injection of about a quart of tepid water was aitended with complete succes; the patients were both delivered of living children by the natural efforts, without any unfavourable symptoms ensuing.

We have gathered these particulars from the owner of the cow, the gentleman who, with his own hands, made practical application of Professor Dick's valuable suggestion, believing that the procedure indicated is new, free from danger in itself, and likely in many cases to obviate the necessity for more formidable and painful operations.-London and EdinZurgh Medical Journal.

## CREOSOTE, A GOOD APPLICATION TO bURAS.

Creosote is one of the most valuable of those remedies which the ancient writers designated as incarnatives; i.e. promoting cicatrization. M. Mascharpa has drawn the attention of his countrymen (Gazetta Mredica di Dilano) to its excellent effects in this respect, as an application to many ulcers. He has used it also in several cases of burns with the most satisfactory results : it soothes the pain of the injury at the time, aud accelerates the subsequent progress of the cure. The best mode of using it is in the form of lotion, -made by adding 20 or 30 drops of it to two or three ounces of water, and applied with pledgets of linen to the injured surface.
(The London Pharmacopocia, in its last edition, contains an "Ongentum Creosoti." prepared with half a drachm of the oil to an ounce. of lard; it is applicable for the same purpose as the solution of the oil in water.)-Med. Chir. Review for Julg 1844.

## the montreal medical gazette, IS PUBLISHED IONTMEI. <br> SUBSCRIPTION, FINTEEN SHMLINGS PER ANAUM.

Correspondents are requested to address the Editors, and in every instanc prepay their communications.

## PRINTED AND PUBLISFED BY LOVELL \& GIBSON, AT THER BOOK AND JOB PRLNTING OFFICE,


[^0]:    * The Homoeopathic practice of Hahneman, which begins to count so many followers in Germany, is nothing more than pure expectation. So inveterate and deeprooted are-preconceived notions and prejudices, that, accustomed to regard medifines as the only means of combating and curing diseases, the Homocopathists attrioute in their treatment every favourable tendency or change to the undoubted effect of a millionth, trillionth, and even-quadrillionth part of a drop of * * * \&e, rather than to any conservative actions of the system itself. It seems never to enter the thoughts of many Physicians, that the all-wise Deity, in forming the -idmirable "piece of work, man," the most complex and refined of mechanisms, exposed'to innumerable.morbific causes, internal and external, constantly subjected eo a vast variety of aggressions, calculated to disturb the harmony of its actions, to disorder its functions, and to disorganise its structure, should have leftit-without any'inherent-powers for its conservation aud protection.

[^1]:    * Lissai sur lindifference.-'Yome II.

[^2]:    * There is scarcely a shadow of difference between this theory and that pronounded by Dr. Billing in his First Principles of Medicine.-Rev.

[^3]:    * This medicine-tic Muriate of Ammonia, ur Sal-ammoniac-is too much overlooked in the practice of British physicians. It has long been, and still remains, in high favour on the Continent, more especially among Germain practitioners. In a great number of cases of Bronchitis and Catarrh, it wili be found a most excellent remedy, in combination with Squills or Antimony, and a little Heribane or Opium. Sir G. Iefevre has recently testified to its rery useful effects in these and other diseases.-Rev.

[^4]:    * A blister to the throat and a gargle of brandy and water are the remedies for - troublesome salivation. -Rev.

